

LE TRADUCTEUR DANS TOUS SES ÉTATS : ÉLÉMENTS DE MUTATION DE L'ÉRUDITION À L'ENTREPRENEURIAT

Carlos DJOMO TIOKOU

ESIT – Sorbonne Nouvelle, Paris, France

Résumé

L'histoire de la traductologie est une succession de transformations, de son essence à ses méthodes, en passant par les objets d'étude, les outils et le rôle des parties prenantes. Et cette discipline n'a pas fini de se renouveler sous l'influence des « tournants » (Snell-Horby, 2006), des technologies ou des discours parfois polémiques. En s'intéressant au rapport du traducteur à la traduction, non pas comme processus ou produit, mais comme activité génératrice de revenus, le présent article analyse les mutations de la profession – de la Tour de Babel à l'ère du Web 3.0 – sur la base de nouvelles réalités professionnelles et des défis pédagogiques, en vue de dégager des perspectives sur le rôle du tradupreneur cet homme des lettres devenu homme d'affaires.

Mots-clés : entrepreneuriat, transformation numérique, tradupreneur, traductologie

Abstract

Historically, the discipline of translation studies has undergone many changes affecting its essence, research methods, topics, tools, as well as stakeholders' role(s). Yet, there is still much to be transformed in regards to turns (Snell-Hornby, 2006), technological advances and mainstream discourses. Aimed at investigating the role of translation as an income-generating activity, this article reviews how translation has changed – from the Tower of Babel to the digital age – highlighting some on-field realities and prominent training challenges, with a focus on translators' activities as entrepreneurs.

Keywords: entrepreneurship, digital transformation, transpreneur, translation studies

1. INTRODUCTION

Les diverses représentations de Saint Jérôme, le saint-patron des traducteurs, illustrent un vieil homme acharné sur un travail qui paraît titanesque, œuvrant dans des conditions rustiques à transférer la connaissance (sacrée) en vue de la rendre accessible à un public plus vaste et plus diversifié. Certes, les temps ont changé et les traducteurs ne traduisent plus à la lueur des bougies dans des cavernes obscures et froides. Certes, ils n'opèrent plus (pour la plupart) le transfert linguistique à l'aide d'outils manuels tels que le crayon ou la plume imbibée d'encre de Chine inscrivant sur du papier l'essentiel de la connaissance. Mais il demeure des similitudes qui ont résisté au temps qui passe et induit des transformations. On ne traduit plus aujourd'hui comme on le faisait au Moyen-Âge, et le moins que l'on puisse dire, c'est que la profession a connu de nombreuses mutations dues à un large éventail de facteurs et d'acteurs. Le présent article passera en revue les principales transformations subies, en accordant une attention particulière à la traduction comme activité génératrice de revenus. Sous le prisme de l'entrepreneuriat, très peu exploré à ce jour dans la sphère traductologique, nous analyserons les variables telles que le rapport à la technologie, les nouvelles réalités professionnelles et leurs incidences sur la formation des traducteurs d'aujourd'hui et de demain. Ce sera le lieu d'aborder le rôle et le profil du tradupreneur (traducteur-entrepreneur) ainsi que les impératifs sans cesse changeants avec lesquels il doit composer à l'ère du numérique et de la globalisation.

2. PANORAMA NON EXHAUSTIF DE MUTATIONS

Quand Dieu confond le langage, nous apprend-on, les personnes affairées à bâtir la Tour de Babel¹ se trouvent désormais dans l'impossibilité de se comprendre mutuellement. C'est de cette barrière linguistique « originelle » que serait née la nécessité de médiateurs linguistiques (et, ultérieurement, culturels) capables de transcender les incompréhensions et d'assurer le transfert de contenus à des audiences initialement limitées. C'est également de cette origine que se fonde la mission « divine » du traducteur, messenger doté de la science et des aptitudes lui permettant de contribuer à l'évolution du monde par la dissémination des savoirs. Toutefois, les fonctions de la traduction, ainsi que les missions, les profils et les savoirs qui caractérisent les traducteurs n'ont cessé de subir diverses transformations au fil des siècles. À tel point que, dans le cadre de cet article, nous estimons judicieux de définir l'essence de la traduction, de même que la relation qui lie l'activité aux acteurs qui la pratiquent.

À la question de savoir qu'est-ce que la traduction, l'on pourrait proposer une multitude de réponses différentes, contradictoires ou complémentaires, et pourtant correctes dans une certaine mesure. C'est dire la difficulté qu'il y a

¹ Genèse 11, versets 1 à 11 de la *Sainte Bible*.

à appréhender la notion de « traduction », perçue comme objet de confusion entre « fonction traduisante » et « produit traduit » (Landois-Maynard, 1993, p. 54), comme catalyseur de survie culturelle (Pym, 2009) ou comme forme de création obtenue sur la base de micro-décisions stratégiques (Penan, 2010). Dans cet article, nous mettrons l'accent sur la traduction comme discipline scientifique et comme profession, relevant au passage les nombreuses mutations subies au fil des siècles dans chacune de ces sphères. Décrire les mutations subies par la traduction comme discipline, d'une part, et comme profession, d'autre part, permet de mettre en relation les théories pédagogiques et les pratiques professionnelles post-formation. Cette délimitation étant à la fois pratique et subjective. En effet, autant nous assumons l'intérêt porté pour l'étude des phénomènes liés à l'exercice de la traduction comme profession, autant il serait utopique de vouloir couvrir dans cet article toutes les facettes de la traduction.

2.1. La traduction comme discipline

La traduction a souvent été appréciée à la faveur de dichotomies, au rang desquelles l'opposition entre sa dimension artistique et le caractère méthodique/scientifique de l'activité. Cependant, une telle perception sélective (art *ou* science) a souvent, au terme de débats houleux, débouché sur une vision plus conciliante de la traduction comme art *et* science (Gak, 1994, p. 5). Certes, tout le monde ne dispose pas de compétences permettant de manier deux langues ou plus, de transférer avec aisance des contenus entre ces langues et de garantir des rendus satisfaisants. C'est pourquoi il est arrivé que la tâche de traduction soit majoritairement exercée par des poètes et autres auteurs littéraires, dotés de « prédispositions » et, en soi, de l'expertise dans la production de contenus linguistiques (ne serait-ce que dans leurs langues maternelles). En s'intéressant à l'étude de la traduction dans un contexte d'apprentissage formalisé et son évolution au sein d'institutions de formation, il semble avisé de lever un pan de voile sur les centres d'intérêt qui s'y sont rattachés, sur quelques-unes des principales théories pédagogiques et sur le chemin que s'est frayé la traduction à travers le labyrinthe de l'interdisciplinarité.

Au regard de l'effervescence que suscite l'étude contemporaine de la traduction sous ses différentes facettes, son statut de discipline scientifique peut sembler relever de l'évidence. Et pourtant, malgré les nombreuses manifestations scientifiques (colloques, conférences, journées d'étude, universités d'été et bien d'autres), malgré l'important catalogue d'ouvrages publiés, de revues scientifiques dédiées ou de monographies de toute sorte, la traduction, en tant que science, n'a pas fini de réinventer (Snell-Hornby, 2006 ; Bastin, 2007 ; Baddeley, 2017, p. 251). Et cette mutation dure depuis plusieurs décennies déjà. Les apprentissages organisés de traduction, proposés dans le cadre de formations académiques, remontent à l'après-deuxième

guerre mondiale, avec la création des premières écoles de traduction en Europe. C'est le départ présumé de la traductologie occidentale². On peut noter que l'École de traduction et d'interprétation (ETI, désormais Faculté de traduction et d'interprétation) de Genève est créée en 1941, l'ESIT de Paris et l'ISIT en 1957. En Belgique, l'ISTI de Bruxelles est créée un an plus tard (1958). On assiste à une création en série d'institutions de formation aux métiers de la traduction et de l'interprétation. De l'avis de Balliu (2014), ces événements peuvent se justifier par la transformation de la scène mondiale avec notamment la reconfiguration des équilibres socioéconomiques. Il énumère ainsi la création de l'Organisation des Nations Unies (1945), la mise en œuvre du Plan Marshall (1957), la création du Conseil de l'Europe et de l'Organisation pour le Traité de l'Atlantique Nord (OTAN) en 1959 et d'autres organisations internationales majeures au courant des années suivantes. En raison de la relance économique et du tourisme de masse, le besoin de traductions et d'interprétation devient exponentiel et l'activité ne peut être exercée « de manière artisanale, par des traducteurs improvisés ». Ainsi donc :

Les années 1950 marquent ainsi le début de la professionnalisation, au sens où on essaiera de bannir l'amateurisme. Ce sont donc les impératifs du marché (mot pourtant banni des recherches en traductologie jusqu'à il y a peu, tout comme le mot client par exemple) qui vont faire de la traduction et de l'interprétation une discipline *sui generis*. (Balliu, 2014, p. 1)

Ces débuts de la traductologie occidentale dans les années 1950 accordent la préférence à des théories de la traduction majoritairement linguistiques. Georges Bastin (2007, p. 36) décrit l'étude de la traduction, telle qu'exercée alors, dans le cadre de la linguistique appliquée et au moyen d'une « approche exclusivement linguistique ». Soucieux de modéliser le transfert interlinguistique, les chercheurs de l'époque, à l'instar de Jakobson, Vinay et Darbelnet, Mounin ou encore Catford, procèdent à des analyses de textes dans l'optique d'évaluer leur fidélité à la suite du transfert d'une langue à une autre. Ils s'appuient sur le principe d'*équivalence linguistique* qui consacre l'invisibilité du traducteur. En effet, le texte traduit ne devait pas « sentir la traduction » et cette orientation justifie que les traducteurs gommant

² Ailleurs, en particulier au Moyen-Orient, la traduction telle qu'exercée par des scribes spécialisés, usant de techniques spécifiques, avait déjà fait l'objet d'une certaine théorisation. C'est un argument développé par Paret (1959, p. 389). Il évoque des écoles de traducteurs, pour la plupart d'origine syriaque, qui auraient composé aux II^e et III^e siècles de l'Hégire les versions arabes des ouvrages philosophiques grecs. Christian Balliu (2011, p. 8) renchérit en citant les écoles de traduction et d'interprétation créées respectivement à Alexandrie et à Bagdad aux II^e et IX^e siècles de notre ère, tout en relevant que les prémices d'une réflexion traductologique remontent à d'éminents écrivains tels que Cicéron, Horace ou encore Plinius le Jeune. Certes, St-Pierre (1990, p. 120) évoque des travaux de traducteurs réalisés en France entre le XVI^e et le XVIII^e siècle et décrit le changement de paradigme de la traduction entre ces périodes, mais sans que cela ne s'inscrive dans le cadre d'une traductologie.

allègrement toute trace des aspects linguistiques et culturels sources. Cette vision linguistique a le désavantage de vouloir emprisonner la traduction dans une forme de « mathématisation », avec une approche fondée sur des structures calquées et reconstruites d'une langue à une autre.

Toutefois, cette perception de la traduction comme sous-genre (tantôt de la littérature, tantôt de la linguistique) en a fait « une activité souterraine, cachée » en grande partie parce que, comme l'indique Antoine Berman (1984, p. 11), « ceux qui en traitaient avaient tendance à l'assimiler à autre chose : à de la (sous-) littérature, à de la (sous-) critique, à de la linguistique appliquée. ». D'autant plus que, comme le souligne Sylvie Vandaele (2015, p. 211), « la traductologie est née, elle s'est construite à partir de la littérature, elle peine cependant à se faire entendre des praticiens ; malgré l'apparition et le développement de nouveaux sujets de recherche, beaucoup reste à faire, et notamment en rapport avec la traduction pragmatique ».

Le tournant culturel constitue l'un des moments-clés du développement de la traductologie contemporaine, car c'est la période de remise en question épistémologique qui a contribué à une extension et une diversification des objets d'étude. Susan Baddeley (2017, p. 254) en énumère plusieurs, dont les représentations culturelles transmises au moyen des traductions, la transformation, voire la manipulation du texte de départ, la perception de l'« étrangeté », l'altérité dans le texte de départ, ainsi que les différences culturelles entre le contexte de production du texte de départ et celui du texte d'arrivée. Il s'agit principalement « d'étudier les façons dont une culture donnée importe et assimile des éléments étrangers, ou exporte des éléments de sa propre culture ailleurs : qu'il s'agisse de comportements, de textes, de formes, de valeurs, et de modes de pensée et d'expression » (*op. cit.*, p. 257). Par ailleurs, la communication de James Holmes au 3^e Congrès de linguistique appliquée tenu à Copenhague, du 21 au 26 août 1972, qui a ensuite été étayée à la faveur d'un article (Holmes, 1988), développe une sorte de manifeste général de la récente discipline. Le propos de Holmes s'inscrit en faux contre l'approche prescriptive de la traduction. Il décrit plutôt la discipline, sa portée, ainsi que les champs susceptibles de susciter l'intérêt de parties prenantes concernées : traducteurs, enseignants de traduction, linguistes, sociologues, philosophes, spécialistes de la traduction automatique, etc. Cette orientation descriptive est ensuite reprise et longuement développée par Gideon Toury, notamment dans son ouvrage paru en 1995 (intitulé à dessein *Descriptive Translation Studies and Beyond*). En plus de proposer un espace de réfutation des principes prescriptifs, ce renouveau favorable aux approches descriptives ouvre la voie à une ère de contradictions. D'ailleurs, la contradiction est importante dans la mesure où le processus de transfert de contenus est soumis à différents aléas : ce que le traducteur lit, visualise, comprend, reformule et restitue fait intervenir un éventail de phénomènes et de nuances. Il peut exister des contradictions

entre le « vouloir dire » et le « dire » de l'auteur, entre ce que le traducteur veut écrire et ce qu'il écrit effectivement ; dans la même lancée, d'éventuels décalages peuvent être observés entre le filtre culturel par lequel l'auteur fait passer son message et les dispositions psycholinguistiques du traducteur ; à cet effet, St-Pierre (1990, p. 120) indique que « les traducteurs se retrouvent souvent en contradiction, non seulement par les différentes traductions qu'ils donnent d'un texte original, mais aussi au plan des principes régissant leur pratique ».

Au fil des années et de son développement, à coups de balbutiements méthodologiques et d'expérimentations théoriques, la traduction se révèle comme une « discipline transdisciplinaire par excellence – littéraire, linguistique et culturelle », comme l'indique Maryvonne Boisseau (2009, p. 12), avant d'acquérir « un nouveau statut, encore très fragile, de discipline de recherche à part entière, distincte de chacune des disciplines qu'elle chevauche ».

2.2. La traduction comme profession

La traduction comme objet d'étude peut susciter un intérêt autre que pour la démarche qui consiste à comparer la source et la cible, car la traductologie peut fort bien s'affranchir de cette dichotomie pour explorer de nouveaux horizons. C'est précisément ce que font quelques chercheurs qui s'intéressent aux *Translator Studies* (études du traducteur, en marge des études de la traduction), en étudiant non pas les processus sociolinguistiques ou psychologiques mobilisés dans les transferts de contenus, mais plutôt les acteurs et leurs rapports à leurs conditions d'exercice. Il s'agit de « placer le traducteur au cœur de la traductologie », comme le suggère Nicolas Froeliger (2005), « parce qu'il y a de plus en plus de traductions sans traducteur et de traducteurs qui réalisent plus que des traductions ». L'étude de la traduction comme profession donne un aperçu d'une myriade de phénomènes longtemps pris pour acquis et qui méritent d'être explorés en profondeur. Et, pour ce faire, le marché constitue le fil d'Ariane par excellence. En effet, c'est le marché qui oriente les besoins de la clientèle, l'innovation dans les pratiques et, indirectement, les conditions de travail du traducteur. En matière de conditions justement, force est de constater que, globalement, il y a eu une évolution perceptible. Est-ce dans le bon ou dans le mauvais sens ? Il est difficile d'être péremptoire. Il confit d'aborder quelques-unes des réalités professionnelles ainsi que les défis connexes en matière de formation des traducteurs.

3. RÉALITES PROFESSIONNELLES ET DÉFIS PÉDAGOGIQUES

3.1. Diversité des parcours, défis communs

Au fil des changements subis par la société en général et des rapports entre les humains, la traduction a su se réinventer, non sans prendre en compte les nombreux défis que ces mutations ont fait naître. Il convient d'analyser quelques-unes des réalités professionnelles qui ont marqué les changements et les défis connexes en matière de formation adéquate, dans une trajectoire qui nous mènera de la théorie à la pratique et vice versa. En matière de traduction, l'appréciation du matériau de base, le contenu à transférer, a parfois été catégorisé au moyen de termes dichotomiques, à savoir le littéraire et le pragmatique, le noble et le vulgaire (Froeliger, 2010, p. 655), le sacré et le profane. Il n'est donc pas exagéré d'affirmer que l'histoire de la traductologie s'est construite autour de dichotomies ou de « rapports conflictuels », à la croisée des chemins entre la linguistique (pure et appliquée) et les disciplines connexes comme la psycholinguistique et la sociolinguistique. Or, il semble intéressant d'analyser les parcours, les grandeurs et les misères des traducteurs et traductrices dans l'exercice de leur profession. À ce titre, la perspective ergonomique, considérée par Lavault-Olléon (2011) comme un nouveau paradigme peut ouvrir de nouveaux horizons en traductologie. L'ergonomie organisationnelle permet d'étudier les traducteurs en situation professionnelle, d'apprécier les difficultés rencontrées dans l'exercice de leur profession et leurs rapports à l'espace et au temps (caractère changeant et subjectif du bureau, disposition de l'espace de travail, importance et interconnexion des systèmes). Par ailleurs, l'ergonomie cognitive consiste à explorer les dispositions psychologiques, l'impact du stress, le rapport aux autres, et l'impact de ces phénomènes sur la productivité des traducteurs. En effet, au terme de leur formation, traductrices et traducteurs sont appelés à exercer dans divers cadres, de l'agence de traduction aux services linguistiques d'entreprises privées ou publiques, d'institutions intergouvernementales ou d'organisations non gouvernementales (ONG). Ces professionnels peuvent également offrir leurs services en tant que prestataires indépendants, un choix de plus en plus prisé ces dernières décennies au regard de la conjoncture économique et des perspectives prometteuses³. En guise d'illustration, Martine D'amours (2013, p. 331) évoque une croissance observée chez les prestataires indépendants qui travaillent seuls, sans employés, passés entre 1976 et 2010 de 4,8 % à 9,1 % de la population occupée au Québec et de 6,3 % à 10,6 % de la

³ La Globalization and Localization Association (GALA) estime que le taux de croissance de l'industrie langagière oscille entre 6,5 et 7,5 %, avec un chiffre d'affaires annuel global estimé à 46,52 milliards de dollars en 2018 et qui devrait atteindre 52 milliards de dollars en 2021 (plus de données chiffrées disponibles à l'adresse <https://www.gala-global.org/industry/industry-facts-and-data>). Cette tendance devrait se maintenir en dépit des craintes suscitées par le recours sans cesse croissant à la traduction automatique (TA) et la demande en services y afférents, dont la post-édition.

population occupée au Canada. Ainsi donc, à l'uniformisation de la formation, on peut opposer la diversité des profils à la sortie, chacun étant soumis à des impératifs plus ou moins différents.

En agence de traduction, le traducteur est un maillon essentiel d'une chaîne standard constituée de profils variés, avec notamment des postes de coordination (chef de services linguistiques, gestionnaires de projets), d'exécution (traducteur, réviseur, relecteur/correcteur d'épreuves) et de relation avec le monde extérieur (responsable recrutement, gestionnaires de compte, commerciaux). En fonction des besoins de la clientèle, des directives sont formulées et orientent la démarche du traducteur chargé des transferts de contenus d'une langue vers une autre. Ce profil est plus ou moins le même lorsque la traduction est exercée au sein des services linguistiques d'une entreprise ou d'une organisation. La seule différence majeure étant que le traducteur interne (in-house) travaille dans une sphère plus ou moins restreinte à son service avec de temps en temps une participation à des réunions internes faisant intervenir des collègues d'autres départements, services ou unités. Par contre, le quotidien, les aléas et les impératifs de traducteurs indépendants sont fort différents. En règle générale, tout prestataire indépendant se distingue par sa capacité à cumuler plusieurs postes et à exceller dans l'approche multitâches, naviguant entre la prospection de nouveaux clients, le suivi et la relance de clients existants, la coordination des projets et factures en cours ou à venir, la traduction proprement dite et la recherche de partenaires adéquats à des fins de sous-traitance ponctuelle ou régulière. Fort de cette situation, ces hommes et femmes à tout faire doivent s'organiser efficacement pour « faire tourner » leur (micro/auto) entreprise très souvent unipersonnelle. Même si leur profil est différent de celui de leurs confrères et consœurs employées par des tiers, ces *tradupreneurs*⁴ – traducteurs-entrepreneurs – partagent nombre de défis auxquels la communauté de traducteurs est globalement confrontée.

Au rang de ces défis, figure en bonne place l'obligation d'efficacité, qu'il s'agisse de la fidélité ou de l'accessibilité. Et pour cause, peu importe le contexte où elle s'effectue, une traduction est souvent jugée à l'aune de sa fidélité aux consignes du client, aux normes d'écriture de la langue d'arrivée, aux normes de l'industrie concernée, aux codes éthiques et socioculturels du public cible. Dans le même ordre d'idées, des contenus traduits avec justesse, mais mal

⁴ Nous avons proposé ce néologisme depuis 2017 dans la formulation initiale du sujet de thèse en traductologie soumis à l'ESIT/Sorbonne Nouvelle, puis nous l'avons repris dans une communication présentée le 23 mai 2018 dans le cadre de l'atelier #TranslatingEurope organisé à l'Université de Varsovie (Pologne). Il s'agissait de susciter l'intérêt pour les facteurs entrepreneuriaux de la traduction professionnelle au regard du nombre de diplômés qui choisissent de s'installer comme prestataires indépendants de services de traduction et du nombre limité d'études portant sur les thématiques associées. Par ailleurs, dans un élan de transdisciplinarité, l'étude du traducteur comme entrepreneur offre l'occasion d'explorer des phénomènes et d'observer des pratiques capables d'enrichir la réflexion traductologique et d'améliorer les postures pédagogiques.

synchronisés seront inefficaces sous forme de sous-titres, de même que des concepts publicitaires bien traduits au lieu d'être adaptés ou localisés feront rire (au mieux) ou provoqueront un tollé (au pire). Les problèmes similaires sont légion et de nombreux fora en ligne dédiés aux traducteurs font écho de tels fiascos. Et pourtant, l'amateurisme des traducteurs n'est pas forcément à l'origine de ces dérives. Il arrive que les processus de gestion de contenus soient opaques, lourds ou saturés, faisant intervenir à divers niveaux des individus aux compétences différentes et dont les actions sont parfois discordantes. À force de modifications et d'intégrations-révisions, l'esprit de la tâche en vient à se perdre ou à subir un léger changement dont les conséquences sont désastreuses sur le produit « fini ».

Outre cet impératif lié à l'efficacité, l'ensemble des traducteurs subissent les affres de la méconnaissance générale du métier. En d'autres termes, le souci de reconnaissance de l'importance de la traduction et du rôle crucial des professionnels du corps n'a jamais été aussi criard. Nul doute que les lignes bougent, mais pas aussi rapidement qu'on l'aurait souhaité⁵. Le grand public semble ignorer encore l'impact de la traduction, et les requêtes fantaisistes ou surréalistes de clients ignorants illustrent toujours la méconnaissance du rôle, de la portée et de la contribution des traducteurs et interprètes à l'évolution du monde. Il convient d'impliquer les diverses parties prenantes pour appuyer les actions de sensibilisation, de promotion et de défense des intérêts professionnels menées par la Fédération internationale des Traducteurs (FIT) et d'autres organismes. Cette tâche est d'autant plus complexe que l'exercice professionnel de la traduction et des métiers connexes a subi des transformations du fait des avancées technologiques.

3.2. La technologie et l'ère du numérique

Anthony Pym décrit une série de phénomènes fort intéressants du point de vue traductologique :

Now, however, we are faced with situations in which the translator is working from a database of some kind (a translation memory, a glossary or at least a set of bitexts), often sent by the client or produced on the basis of the client's previous projects. In such cases, there is no one text that could fairly be labeled the source (an illusion of origin that should have been dispelled by theories of intertextuality anyway); there are often several competing points of departure: the text, the translation memory, the glossary, and the MT feed, all with varying degrees of authority and trustworthiness. Sorting through those multiple sources is one of the new things that translators have to do. (Pym, 2013, p. 492)

⁵ L'Assemblée générale des Nations Unies a certes reconnu l'importance des traducteurs, interprètes et terminologues, considérés comme « travailleurs de l'ombre et héros méconnus du front linguistique » en adoptant le 24 mai 2017 la résolution A/71/L.68, mais il reste encore beaucoup à faire pour garantir le plein rayonnement de ces métiers.

Cette description nous a inspiré un cas. Imaginons un scénario qui servira de base à notre discussion. Paul est un traducteur indépendant basé en France et spécialisé dans la traduction de contenus hautement techniques. Un de ses clients réguliers, responsable technique d'une entreprise américaine du secteur énergétique, le sollicite pour la traduction d'un manuel. Après la préanalyse du projet, Paul accepte la mission et reçoit alors le brief ainsi qu'un lien vers les fichiers à traiter, hébergés sur la plateforme collaborative Dropbox. Il contacte Diane et Vanessa, des collègues vivant au Cameroun et en Allemagne, respectivement. Une fois leur accord préalable obtenu, Paul crée un groupe de discussion WhatsApp et le dédie aux échanges instantanés relatifs au projet de traduction. Il prépare ensuite les fichiers à l'aide de l'outil SDL Trados Studio et, pour garantir un minimum de cohérence, il crée un package contenant, outre les fichiers à traduire (.sdlxliff), une base de données terminologiques, des fichiers de référence ainsi que la mémoire de traduction constituée au fil des travaux réalisés pour ce client. Il envoie ce package par courrier électronique à Diane et Vanessa en même temps que de brèves instructions sur le contexte, le délai et les attentes en matière d'assurance qualité (avec notamment le logiciel ApSic Xbench). Le scénario présenté ci-dessus peut sembler vraisemblable à nombre de traducteurs professionnels de nos jours, au point où l'on pourrait prendre pour argent comptant des phénomènes banalisés par l'usage. La situation décrite est inspirée de faits réels, qui s'appuient sur l'intégration d'outils et de processus caractéristiques de l'actuelle ère numérique qui, en retour, est le fruit de diverses avancées technologiques.

On ne traduit plus aujourd'hui comme on le faisait au Moyen-Âge, ou même au XX^e siècle. Au-delà des termes tels que WhatsApp, Dropbox, Trados, Xbench qui auraient semblé bizarres aux traducteurs un ou plusieurs siècles auparavant, il faut relever la transformation profonde de l'exercice de la traduction comme profession. Quelques variables telles que la notion de proximité, la qualité et le statut du traducteur permettent d'apprécier ces mutations. Aujourd'hui, la proximité n'a évidemment plus la même signification pour les traducteurs ; elle n'est plus restreinte au sens géographique du fait des contraintes spatiales ni limitée par l'impression qu'on peut avoir d'autrui ou la relation qu'on entretient avec son prochain (au sens de « se sentir proche de quelqu'un »). Dans le cas susmentionné, la mission de traduction fait intervenir presque en temps réel quatre individus vivant sur trois continents et soumis à des horaires différents. La magie de la technologie a amélioré les moyens de communication, qu'il s'agisse de clients de messagerie électronique ou d'applications d'échanges instantanés. De plus, les fichiers à traiter, demeurés au format électronique, ne nécessitent pas d'être reproduits au moyen de procédés tels que l'impression ou le photocopiage ni d'être envoyés par colis postal. En plus de s'inscrire dans une logique de transformation digitale qui se vulgarise progressivement depuis quelques années, cette démarche « paperless » ou « zéro papier »

a le double avantage de réduire l'impact environnemental de la transaction et de garantir un énorme gain de temps. Ainsi donc, en rapport avec le cas étudié ici, la technologie favorise une certaine proximité entre le client et le traducteur d'une part et entre ce dernier et ses collaboratrices d'autre part. Certes cette proximité peut être mise à mal par quelques couacs tels que des perturbations de la connectivité Internet, des pannes d'électricité et donner lieu à de nouveaux défis qui complexifient davantage les échanges entre les parties prenantes impliquées. Mais, en raison de la faible récurrence de ces événements, le risque demeure faible, avec une incidence limitée sur la qualité des traductions rendues et de la prestation de services en général.

En matière de qualité justement, l'interaction de plusieurs acteurs qui ont des styles différents et travaillent dans des conditions qui ne sauraient être identiques présente quelques risques. Là encore, les avancées technologiques permettent de corriger d'éventuels problèmes et d'harmoniser l'intégralité du document sous une interface commune. Le recours au logiciel d'aide à la traduction SDL Trados cité dans le cas d'étude susmentionné offre de nombreuses possibilités qui améliorent la productivité et la qualité. Entre autres fonctionnalités, la conversion des documents à traduire génère des fichiers .sdlxliff fragmentés en segments numérotés. Le chef de projet peut ainsi soumettre le même fichier à ses collaboratrices en prenant le soin de délimiter les portions de chacune d'elles au moyen de numéros des segments de début et de fin d'extrait. De plus, les éléments constitutifs du package mis au point en phase de préproduction – mémoire de traduction, base de données terminologique et fichiers de référence – facilitent la prise en main du projet, la cohérence des contenus et l'harmonisation des traductions. Deux fonctionnalités participent également de cette démarche : (i) la propagation automatique et (ii) l'assurance qualité linguistique. La première fonctionnalité évite aux professionnels de la traduction de traduire deux fois le même segment (cas de répétition), en propageant dans le reste du document la première occurrence traduite en cas de correspondance ultérieure. Quant à l'assurance qualité linguistique, elle propose une série interactive de vérifications (orthographe, grammaire, chiffres, capitalisation, ponctuation, etc.) permettant de parvenir à des contenus traduits de haute facture. En fin de compte, le recours à un outil de vérification avancée comme Apsic Xbench permet de corriger d'éventuels cas qui auraient échappé à la vigilance de traducteurs en premier recours. En définitive, les outils d'aide à la traduction (OAT) proposent plusieurs ressources complémentaires qui facilitent le travail du traducteur moderne. Mais, pour être des gages de qualité, ces OAT doivent être intégrés à un processus cohérent et adapté aux spécificités du projet. Il arrive cependant que la qualité soit sujette à divers aléas liés à la nature collaborative du projet. C'est le cas lorsque les traducteurs impliqués utilisent des outils, logiciels ou processus différents (interopérabilité) ou, lorsque les logiciels et outils sont les mêmes, les intervenants disposent de versions différentes (compatibilité) ou n'ont pas les mêmes niveaux

de maîtrise (adaptabilité). Toutes ces situations, profondément liées aux modalités d'exercice de la traduction à l'ère des technologies numériques, sont autant de mutations qui constituent pour le traducteur professionnel contemporain des sources de tension et de pression. Et même si les facteurs liés aux outils et processus sont intégrés et les défis y afférents minimisés, il ne faut pas perdre de vue la dimension humaine de la profession. Et pour cause, l'état physique et psychologique du traducteur humain influence considérablement la qualité de ses productions. Les prestataires intervenant dans cette transaction étaient-ils tous de bonne humeur ? Dans les conditions idoines pour travailler en toute sérénité ? Quels problèmes personnels ont-ils dû affronter peu avant d'entamer le travail sur cette mission et dans quelle mesure ces facteurs extraprofessionnels peuvent-ils les avoir affectés ?

Les mutations que la profession a subies ne concernent pas que le rapport du traducteur à la qualité, mais invitent à s'interroger sur une transformation profonde du métier sur la base d'un constat évident : le statut du traducteur a changé au fil des siècles. De linguiste (au sens de spécialiste des mécanismes, des structures et du fonctionnement de la langue), le traducteur a tour à tour revêtu diverses casquettes, dont celles de comparatiste (essentiellement occupé à mettre en évidence les similitudes et les divergences entre différents systèmes linguistiques, techniques d'écriture ou styles d'auteur), de terminologue et/ou terminographe (à même de répertorier les concepts et réalités qui caractérisent divers domaines et sous-domaines, et de produire des lexiques, glossaires ou autres produits consacrant ces termes et leurs contextes d'utilisation), de chef d'entreprise ou encore de gestionnaire de projets de traduction. Ces deux dernières fonctions nous intéressent au plus haut point, car elles mettent en évidence des aspects liés à une compétence vitale pour tout traducteur contemporain : la prestation de services. Au sens du référentiel EMT (Commission européenne, 2017, p. 3), une compétence est décrite comme étant « la capacité avérée d'utiliser des savoirs, des aptitudes et des dispositions personnelles, sociales et/ou méthodologiques dans des situations de travail ou d'études et pour le développement professionnel ou personnel ». En relation avec le scénario susmentionné, Paul, notre traducteur imaginaire fait montre de cette compétence de prestation de services de par la relation professionnelle qu'il entretient avec le donneur d'ordre. Il valorise en outre les savoirs et aptitudes lui permettant de traiter le projet de manière collaborative et efficace et d'être paré aux éventuels imprévus susceptibles de freiner le bon déroulement de la prestation. Cette démarche s'inscrit dans la logique du premier type de traduction collaborative, décrit par Jiménez-Crespo (2017, pp. 17-18) en ces termes :

The actual collaboration between two or more translation agents to produce a single translation, the final product being the result of more than one subject. Technology has helped to multiply and facilitate this type of collaboration, such as in the case of members of a large community or crowd in a crowdsourcing initiative online

working in the same document, or professional translators working in the same document through the cloud using, for example, Google Docs or networked CAT tools.

Certes, pendant longtemps, l'exigence de qualité a régi la relation du traducteur au donneur d'ordre. Au fil du temps et avec le développement des technologies numériques, d'autres facteurs ont complexifié davantage la traduction. Cet état concerne les diverses facettes du terme « traduction » : le processus de transfert interlinguistique, le produit obtenu et l'activité professionnelle ou le métier. Ces différentes mutations des exigences professionnelles ont mis en relief de nouvelles exigences de formation. Car, les impératifs pédagogiques ont, eux aussi, l'obligation d'évoluer pour garantir une adéquation entre la théorie et la pratique, entre les conditions artificielles de travail (Gile, 1995, p. 9) et les réalités professionnelles de plus en plus exigeantes. À ce propos, on peut s'interroger sur les savoirs et le savoir-être que les institutions de formation de traducteurs mettent à la disposition de leurs apprenants. Par extension, on peut également envisager d'évaluer dans quelle mesure les diplômés opérationnalisent ces savoirs dans l'exercice de la traduction, une fois leur statut passé *d'étudiant/apprenant* à celui de *professionnel*. En d'autres termes, il semble intéressant d'envisager les méthodes, pratiques et conditions de formation des traducteurs et traductrices de demain.

3.3. Former aujourd'hui les traducteurs de demain

L'essor de la pédagogie active, la vulgarisation des modèles axés sur l'alternance université-entreprise, l'organisation d'ateliers pratiques et l'expérimentation dans quelques cursus de modules axés sur des projets témoignent de la volonté louable des formateurs de s'arrimer aux aléas professionnels (voire de les anticiper). Si l'adéquation entre la théorie et la pratique, entre les savoirs et le savoir-faire est au cœur de la pédagogie (et plus encore de la réflexion traductologique), c'est parce que des voix s'élèvent souvent pour déplorer les insuffisances pratiques des formations pourtant adossées sur des modèles bien pensés. Dans une communication antérieure (voir Djomo Tiokou, 2018), nous relevions déjà la période de transition (et de flottement) vécue par nombre de diplômés passant de l'université au monde du travail. Au-delà des conditions artificielles dont parlait Gile (1995, p. 5), la formation initiale semble devoir prendre en compte (i) la multiplicité des profils en début de parcours, (ii) la diversité des profils à la sortie et (iii) des facteurs spécifiques qui influencent à l'échelle individuelle l'insertion professionnelle des traducteurs formés.

Les formations de traducteur sont en général étalées sur deux années sanctionnées par l'obtention d'un diplôme de niveau Master ou équivalent (Bac+5 ou Bac+6)⁶. À cet effet, ces formations sont ouvertes aux titulaires

⁶ C'est le cas de plusieurs institutions de formation de traducteurs en Afrique (ASTI de Buea, Université Gaston Berger de Saint-Louis, Université de Nairobi pour ne citer que ces cas) et d'Europe (ESIT de Paris, FTI de Genève, Université libre de Bruxelles).

de *toute licence* (Bac+3), la seule exigence étant la maîtrise des langues de travail, dont la langue maternelle et une ou plusieurs langues étrangères. Même si la majorité des étudiants disposent d'une formation de premier cycle en lettres et sciences humaines, il est fréquent d'en trouver qui sont titulaires d'une licence en sciences exactes, en économie/finance et comptabilité ou encore en sciences de l'ingénieur. Cette formation de base est un réceptacle d'expériences personnelles et de savoirs « passifs » qui seront mis à profit (ou, à défaut, constitueront des freins) lorsque, pendant l'apprentissage de la traduction, ils découvriront (pour s'en approprier progressivement) les mécanismes et techniques de transfert interlinguistique.

À ce « bagage initial », s'ajoutent des savoirs complémentaires acquis au moyen de modules aux orientations diverses, de la formation en traduction à proprement parler (analyse du discours, sémiotique, stylistique comparée, traduction à vue, culture générale, etc.) à la professionnalisation (connaissance du marché, outils, acteurs, simulations, gestion de projets, etc.) en passant par la découverte des options d'insertion professionnelle (insertion en agence, au sein de services linguistiques ou en tant que prestataire indépendant). À l'image d'un moule à traducteur, les institutions de formation combinent toutes ces connaissances en vue de « produire » des professionnels prêts à exercer. Certes, le moule n'est pas figé et les produits moulés ne sont pas homogènes, peu importe. L'important étant qu'ils aient un socle commun et assument leurs différences dans l'opérationnalisation des savoirs acquis. Quand bien même le diplômé opte pour la voie de l'entrepreneuriat, deux principales orientations lui sont présentées, à savoir celle du traducteur entreprenant et celle de l'entrepreneur indépendant. Nous développerons ces concepts dans le cadre d'articles ultérieurs, mais il semblait judicieux de les mentionner ici.



Figure 1. Schéma sommaire de la formation du traducteur-entrepreneur.

Les métiers de la traduction ne peuvent plus se passer des nouvelles technologies de l'information et de la communication. L'introduction certes progressive de ces outils a induit une modification, elle aussi progressive, de la posture de l'enseignant et des rapports aux étudiants. On pourrait être tentés d'affirmer qu'à l'ère du numérique, la technologie a tout changé et soutenir en même temps qu'elle n'a rien changé en rapport avec la traduction. Certes,

l'avènement de la traduction automatique (TA), des modèles statistiques aux modèles neuronaux, n'a fait que rappeler une évidence : les machines ne sont pas humaines. Et à ce titre, quelques subtilités de la langue échappent encore à leur compréhension mécanique, préprogrammée (justement par des hommes qui ne peuvent pas tout prévoir). Les systèmes neuronaux, toutefois, proposent une amélioration considérable de la qualité des produits, mais présentent un grand risque, tant ils peuvent favoriser une baisse considérable du niveau d'attention du biotraducteur face à la familiarité des productions qui, pourtant, laissent passer des glissements de sens bénins en apparence, mais aux conséquences désastreuses. Sonia Vandepitte et Els Lefever (2018, p. 68) résumant si bien cet état des choses en ces termes :

Although the general translation quality, and fluency in particular, has drastically improved with NMT, a couple of challenges emerge for post-editing. NMT output still suffers from mistranslations and omission errors, where part of the input sentence has not been translated. The two types of error are particularly hard to notice by the bilingual post – editor, as they do not hamper the fluency of the translation.

De plus, l'influence des technologies numériques ne peut être perçue comme une valeur absolue, homogène, universellement applicable à la formation de tous les traducteurs. En effet, en traduction technique et scientifique, le recours aux outils d'aide à la traduction (OAT) et de traduction assistée par ordinateur (TAO) est d'une utilité avérée du fait de la répétition relative de structures, de schémas et de contenus. Il en est de même pour la traduction audiovisuelle (TAV) où les tâches requièrent des outils informatiques pour prendre en charge la nature pluri-sémiotique des contenus (sons, images, textes), ainsi que des paramètres techniques qui régissent la qualité finale des productions (synchronisation, time-code, affichage et lisibilité, etc.). En revanche, dans l'univers de la traduction littéraire, les outils technologiques n'ont eu qu'un effet mineur sur l'amélioration des conditions de travail et une incidence quasi négligeable sur la productivité. Ainsi donc, cet impact à géométrie variable est un aléa à prendre en compte dans la formation des traducteurs. Par ailleurs, l'initiation à l'entrepreneuriat est un élément qui, malgré l'apparente invisibilité, semble intéressant au plus haut point. Les différentes études et autres statistiques démontrent que la plupart des diplômés exercent, par choix délibéré ou par la force du destin, comme prestataires indépendants.

4. PERSPECTIVES TRADUCTOLOGIQUES

L'accent sur le volet entrepreneurial est un penchant que nous assumons pleinement. Ce peut être un important paradigme et, à cet effet, nous souhaitons susciter l'intérêt de la communauté scientifique sur l'étude en traductologie des fondements entrepreneuriaux de la traduction professionnelle. Une telle

orientation peut permettre de passer en revue notamment les cinq domaines de compétence définis dans le référentiel EMT de 2017 et de matérialiser des savoirs acquis lors de la formation. En principe, tout traducteur-entrepreneur doit pouvoir : faire montre d'une aptitude à manier efficacement ses langues de travail et à communiquer facilement ses idées (1) ; traduire divers contenus relevant de ses domaines de spécialité (2) ; utiliser avec une aisance relative des outils informatiques de base et les applications les plus courantes de l'industrie (3) ; gérer leur temps, travailler en équipe et interagir avec divers acteurs de la chaîne de production linguistique (4) ; concevoir, planifier et exécuter les activités professionnelles et anticiper sur l'évolution du métier et des professions connexes (5). Ces points dressent un parallèle avec les cinq principales compétences clés, déclinées en trente-cinq (35) aptitudes préconisées dans le référentiel EMT de 2017 (Conseil de l'EMT, 2017) même si, dans la réalité des faits, la mise en œuvre des programmes de formation de traducteur est bien plus complexe. Au-delà des contraintes liées à l'organisation du temps ou à la répartition optimale des ressources matérielles, il faut relever l'écart d'appréciation entre les objectifs globaux et la déclinaison effective par les formateurs⁷. C'est dans cette optique qu'il faut envisager l'éternel décalage, avéré ou supposé, entre la théorie et la pratique, entre l'abstrait et le concret, que Vandaele (2015, p. 210) résume si bien en ces termes : « Les praticiens ne se sentent généralement pas concernés par la théorie, et les étudiants la trouvent généralement trop abstraite et préfèrent "passer à l'acte" au plus vite ».

En définitive, le volet entrepreneurial de la traduction ouvre la voie à un nombre infini de perspectives traductologiques. Outre la formation du traducteur d'aujourd'hui et de celui de demain, l'entrepreneuriat pose le problème de la nature de la traduction comme activité génératrice de revenus, soumise à des normes, à des pratiques communes à toutes les activités génératrices de revenus et créatrices d'emplois. Il serait intéressant d'explorer ces pistes, d'en jauger la pertinence scientifique, d'autant plus que de telles études sortiraient du champ classique de la traductologie pour aborder des aspects jusqu'ici relevant des sciences de gestion. En effet, les mécanismes de création d'entreprises, les notions de rentabilité, de gestion financière ou de planification stratégique, l'étude des profils de porteurs de projets entrepreneuriaux, la structuration technique et les conditions de pérennisation d'entreprises unipersonnelles sont autant de thématiques traitées depuis des décennies dans ces sciences. Les aborder en rapport avec la traduction et, par extension le quotidien du traducteur, ne ferait que souligner davantage le caractère à la fois interdisciplinaire et pluridisciplinaire de la traductologie.

⁷ Déjà, Ballard (1995, p. 230) s'interrogeait sur la formation des enseignants et sur le contenu de la didactique de la traduction comme aspects déterminants de la réussite de la formation. Il faut noter que la « professionnalisation des enseignements » passe certes par le recours de plus en plus accru à des professionnels, mais ne pas perdre de vue qu'on peut être excellent professionnel et piètre pédagogue/ tuteur/ animateur.

D'ailleurs, la seule constante en traductologie depuis plusieurs décennies, c'est justement le fait d'être en perpétuelle métamorphose.

5. CONCLUSION

Le présent article se voulait une humble revue des mutations subies par la traduction au cours des siècles. Même si l'objectif consistait à mettre en évidence la métamorphose des praticiens, érudits d'antan devenus promoteurs entrepreneuriaux, il nous a été donné d'évoquer la traduction sous ses différentes facettes : art, discipline scientifique et profession. Il s'est agi de présenter l'influence du paradigme dichotomique littéraire et pragmatique, de relever la nécessité d'explorer de nouveaux paradigmes, à l'instar de l'ergonomie (Lavault-Olléon, 2011 et 2016). Ainsi, après ce balayage panoramique des mutations, nous nous joignons à Sylvie Vandaele (2015, p. 211) dans sa quête de « perspectives favorisant le dialogue entre recherche, pratique et enseignement ». Car, l'avenir de la traductologie repose sur ce triptyque qu'il est opportun de promouvoir davantage. En effet, si elle est davantage alignée sur les phénomènes liés à la pratique de la traduction sous toutes ses formes et dans tous les environnements, la recherche servira mieux les impératifs de formation, préparant ainsi de jeunes générations capables de relever les défis de la postérité. Et Dieu sait que ces défis sont nombreux et continueront de croître au fil des mutations que subit la société, des développements de la technologie et des (re) transformations des rapports entre humains. Il est impératif, à la suite de Gallais et Boutary (2014, p. 54), de penser des mécanismes et des protocoles d'aide à l'insertion, de suivi post-formation et de renforcement des capacités garantissant un accompagnement du traducteur, perçu comme entrepreneur dirigeant de PME en situation de changement. Fidèle à sa philosophie de perpétuel dépassement et renouvellement, la traductologie gagnerait à explorer les méandres de l'entrepreneuriat et à s'appropriier, avant de les réadapter, les théories pertinentes en sciences de gestion et applicables à l'exercice de la traduction comme métier générateur d'(auto)emplois, de richesses et de valeur ajoutée.

RÉFÉRENCES

Baddeley, S. (2017). La traduction : champ d'études et modèle des études culturelles. *Diogène*. Vol. 258-259-260(2), 251-264. URL : <https://www.cairn.info/revue-diogene-2017-2-page-251.htm>

Balliu, C. (2011). La traduction s'enseigne-t-elle ? *Équivalences*, 38^e année n° 1-2. L'enseignement de la traduction, sous la direction de Christian Balliu, 7-13.

Balliu, C. (2014). La traduction et l'interprétation : de la professionnalisation à l'académisation. *La professionnalisation des études universitaires. L'exemple de la traduction/interprétation*, colloque international organisé à l'Université de Liège, du 22 au 24 octobre 2014. URL : <https://afelsh.org/wp-content/uploads/2014/12/Balliu-La-traduction-et-interpr%c3%a9tation1.pdf>

Ballard, M. (1995). Histoire et didactique de la traduction. *TTR* 81, 229-246.

Bastin, G. L. (2007). Histoire, traductions et traductologie. *Quo vadis Translatologie*, 35-44.

Berman, A. (1984). *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Paris : Gallimard.

Boisseau, M. (2009). Les discours de la traductologie en France (1970-2010) : analyse et critique. *Revue française de linguistique appliquée*, XIV(1), 11-24. <https://doi.org/10.3917/rfla.141.0011>.

Carsrud, A. L. & Brännback, M. E. (2007). *Entrepreneurship*, Westport & London: Greenwood Press.

Collombat, I. (2016). Doute et négociation : la perception des traducteurs professionnels. *Meta*, 61(1), 145-164.

Commission européenne (2017). *European Master's in Translation – Référentiel des compétences de l'EMT*, URL : https://ec.europa.eu/info/sites/info/files/emt_competence_fw_k_2017_fr_web.pdf

D'Amours, M. (2013). Devenir traducteur indépendant : l'impact structurant de la clientèle. *Revue française de sociologie*, vol. 54 (2), 331-367.

Djomo Tiokou, C. (2018). The Translator As Entrepreneur: Training Challenges And Professional Implications. *Translating Europe Workshop – The changing profile of the translator profession: technology, competences and fit-for-market training*, University of Warsaw, May 2018, Warsaw, Poland. URL: <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01825583>

Froeliger, N. (2010). Le facteur local comme levier d'une traductologie pragmatique. *Meta*, 55(4), 642-660. URL : <https://doi.org/10.7202/045683ar>

Froeliger, N. (2005). Placer le traducteur au cœur de la traductologie. *Meta*, 50(4), URL : <https://doi.org/10.7202/019838ar>

Gak, V. (1994). Traduction : art ou science ? *Équivalences*, 24^e année-n°2 ; 25^e année-n°1-2, 5-18.

Gallais, M., & Boutary, M. (2014). Accompagner l'entrepreneur dirigeant de PME : faut-il adapter les savoirs ou les relations ? *Revue internationale P.M.E.*, 27(3-4), 51-69, URL : <https://doi.org/10.7202/1028040ar>

Gile, D. (1995). *Basic concepts and models for interpreter and translator training*, Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins.

Holmes, J. S. (1988). The Name and Nature of Translation Studies. In Holmes, J.S., *Translated! Papers on Literary Translation and Translation Studies*. Amsterdam: Rodopi, 67-80.

Jiménez-Crespo, M.A. (2017). *Crowdsourcing and Online Collaborative Translation. Expanding the Limits of Translation Studies*, Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins.

Landois-Maynard, S. (1993). Une problématique de la traduction. *Cahiers de l'APLIUT*, volume 12, numéro 4, 53-63.

Lavault-Olléon, É. (2011). L'ergonomie, nouveau paradigme pour la traductologie. *ILCEA* [En ligne], 14 | 2011. URL : <http://ilcea.revues.org/1078>

Lavault-Olléon, É. (2016). Traducteurs à l'œuvre : une perspective ergonomique en traductologie appliquée, *ILCEA* [En ligne], 27 | 2016. URL : <http://ilcea.revues.org/4051>

Paret, R. (1959). Notes bibliographiques sur quelques travaux récents consacrés aux premières traductions arabes d'œuvres grecques, *Byzantion*, 29/30, pp. 387-446. URL : www.jstor.org/stable/44169020.

Penan, H. (2010). La stratégie comme exercice de traduction. Une illustration sur le marché dermo-cosmétique. In Akrich, M., Barthe, Y., Muniesa, F., et Mustar, P. (Dir.), *Débordements : Mélanges offerts à Michel Callon*. Presses des Mines.

Pym, A. (2009). On empiricism and bad philosophy in translation studies. In *The Sustainability of the Translation Field: 12th International Conference on Translation*, pp. 28-39.

Pym, A. (2013). Translation Skill-Sets in a Machine-Translation Age. *Meta*, 58(3), 487-503.

St-Pierre, P. (1990). La traduction : histoire et théorie. *Meta*, 35(1), 119-125.

Snell-Hornby, M. (2006). *The Turns of Translation Studies: New Paradigms or Shifting Viewpoints?* Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins.

Toury, G. (1995). *Descriptive Translation Studies and Beyond*. Amsterdam: John Benjamins.

Vandepitte, S., & Lefever, E. (2018). Translation as a multilingual activity in the digital era. *Revue française de linguistique appliquée*, Vol. XXIII (2), 59-72. URL: <https://www-cairn-info.ezproxy.univ-paris3.fr/revue-francaise-de-linguistique-appliquee-2018-2-page-59.htm>

Vandaele, S. (2015). La recherche traductologique dans les domaines de spécialité : un nouveau tournant. *Meta*, 60(2), 209-237.